





## Instrumentes de Musique populaires en Haute-Bretagne

Pendant la semaine sainte, les chanteurs de cantates, en l'honneur de la Passion, s'accompagnaient parfois d'un instrument de musique : flûte ou violon, voire même d'accordéon.

Dans les temps modernes, aux fêtes populaires de Saint-Brieuc, Lamballe, Moncontour et beaucoup d'autres lieux de la région, les orchestres se composaient de la bombarde, du biniou et du tambour.

Lorsque le seigneur évêque entrait dans sa bonne ville de Saint-Brieuc, monté sur sa haquenée, il était reçu au son des *hautbois* et des *tambourins*.

Au matin de Noël, dans la région malouine, on entendait les « hautbois de l'Avant », noms donnés aux musiciens qui allaient de porte en porte jouer leurs plus beaux Noëls.

Le *flageolet* ou *galoubet* a été, pour la danse, un instrument populaire dans nos campagnes. Coulabin l'a noté dans son Dictionnaire, ce qui prouve qu'il fut connu à Rennes et dans la région. Il en fut de même du *chalumeau*, de la *musette*, du *bénigueux*, employés dans les bals champêtres.

On connut aussi la *clarinette à sept clefs*.

En 1892, dans la région de Vitry, les instruments de musique les plus populaires étaient : le *violon*, la *clarinette* et, du côté d'Argentré, le *piston*. La *vielle* y fit une brève apparition. Depuis 1892, l'*accordéon* les a, en partie, remplacés; cependant, ça et là, le violoneux subsiste encore.

Il faut dire aussi un mot d'un instrument qui, dans nos églises de campagnes, supplée, dans la mesure de son possible, aux grandes orgues et à l'harmonium, c'est l'*Pophicléide*. On en jouait encore, avant la guerre, dans maintes paroisses de Montcontour et ses environs.

Après la guerre, la « Chanterie », qui compte déjà un bel et bon orchestre, créera, dès que cela lui sera possible, un cours de *fièvre*, de *vielle*, *bombarde* et *biniou*. Notons, pour ces deux instruments, l'initiative du Cercle Celtique de Rennes qui en a créé avant la guerre.

M. D.

## Formulettes et Amusettes

### LAMBALLE

C'est demain Dimanche,  
La fête à ma tante  
Qui balye ses planches  
Avec son p'tit ange  
Qui descend du ciel,  
Avec sa chandelle,  
Qui frappe à la porte,  
Avec sa carotte,  
Sa carotte qui s' casse,  
Le diab' la ramasse.

∞

### MONCONTOUR

Les coqs des châteaux ont leur cri particulier :  
Le coq de Saint-Métoir. — L'hiver est lon-on-on-ong!  
Le coq de Saint-Mirel. — Comment l' pass'ron-on-on-je ?  
Le coq de Launay. — Comme l' z'aout!

## Nos Anciens Jeux Bretons

### LA THÈQUE

C'est un jeu très populaire non seulement à Rennes, comme l'a consigné Louis Esquieu, dans ses « Jeux populaires de l'enfance à Rennes », mais encore, en Penthièvre, où les gamins le pratiquaient jusqu'à ces dernières années.

La thèque, facile à fabriquer, était faite de déchets de cuir ou de basane, cousus ensemble, par bandes et elle était bourrée de son, de foin ou de erin.

On pouvait en voir, il y a encore relativement peu de temps, dans des boccas de modestes épiceries voisinant avec des cannettes, des pralines, des pistaches et des pastilles de menthe mi-partie rouges et blanches et bleues et blanches.

J'ai vu jouer à la *thèque au chasseur* qui se joue comme la *thèque au rond*, mais avec un espace plus large qui permet de courir.

Un espace est délimité; deux camps sont formés. Un des camps reçoit la thèque; un des joueurs la prend en cachette et tous les autres doivent simuler l'avoir également. L'autre camp, qui attend le lancé est donc obligé de surveiller tous les adversaires pour bondir du côté où la thèque sera lancée. Les joueurs courent tout autour de l'espace tracé. Celui qui a pu l'attraper a le droit de la lancer; mais il ne peut la ramasser à terre avec les mains, il faut qu'il la saisisse avec le bout des pieds, qu'il se redresse sur les talons et se baisse pour la prendre, pendant que ceux du camp adverse le bousculent pour le faire tomber ou lâcher prise. S'il est frappé aux mains, le coup ne compte pas.

Il y a encore la *thèque au pot*, décrite par Louis Esquieu :

On creuse au pied d'un mur autant de trous qu'il y a de joueurs. Le premier qui a réussi à placer la thèque dans son trou, nommé pot, la saisit vite et en frappe un camarade. Les autres joueurs se sauvent et il ne peut s'avancer que de trois pas pour les atteindre. S'il n'a pu y réussir, il va chercher sa balle et peut la lancer contre ceux qui n'ont pas atteint le but, cercle tracé près des pots. Ceux qui y parviennent crient : « *Cul de pot* » en touchant le mur.

On place dans le pot de celui qui a été atteint une pierre appelée *pitôri*. A la fin du jeu, celui qui a le plus de pierres dans son pot reçoit trois coups de thèque des autres joueurs.

La *thèque à cheval* avait grande faveur. Les joueurs à cheval sur le dos d'un camarade « à quatre pattes » s'envoient la balle pendant que ceux qui sont dessous se remuent et courent. Si la balle tombe à terre, le cavalier maladroit descend de sa monture et se sauve car cette monture a le droit de ramasser la thèque et de la lancer contre le fuyard.

A défaut de cuir et de basane, on pourrait fabriquer des théques avec de vieux morceaux de tissus, bourrés de sciure de bois, et se reconstituer le jeu.

A suivre : *Les cannettes*.

Marie DROUART,  
« Compagnon de Merlin ».

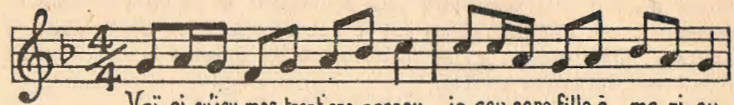


# Nos Chansons Populaires

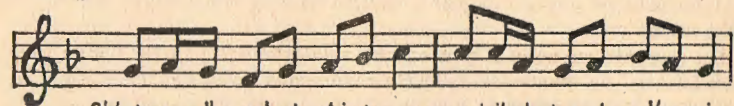
## LA VIEILLE FILLE

PLEINE-FOUGÈRES

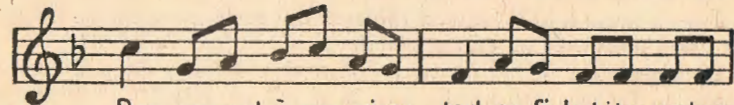
Communiquée par E. JARNOUEN.



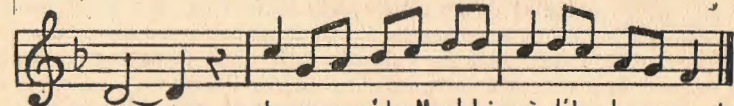
Vai ci qu'jeu mes trent'ans passéu, je seu core fille à ma-ri-eu,



C'n'est pas qu'les galants m'aient manquéu, mais j'eu tout perdu o l'premiu,



Pre-nez part à mes peines, tout en fi-lant, tournant vos



rouets — pleurez comm' des Magdeleines, à débordéu nos ruets.

I  
Vaïci qu' j'eu mes trente ans passéu,  
Je seu core fille à mariéu.  
C' n'est pas qu' les galants m'aient manquéu,  
Mais j'eu tout perdu o l'premiu.  
Prenez part à mes peines,  
Tout en filant, tournant vos rouets.  
Pleurez comm' des Magdeleines,  
A déborder nos ruets.

II  
La premièr' fa qu' l'amour me prit  
J' n'avais pas pu d' douze ans et d'mi.  
J' trouvis un biao p'tit bon ami  
Dans l' gars à Nicolas Mauduit.  
I' m'app'leu sa p'tit' chatte  
Et ma j' l'app'leu ma grosse beurbis.  
J'lis faisais la douc' patte,  
Mon Dieu qu'il teu gentil.

III  
I teu frais comm' un p'tit viao d' lait  
Et fuseu comm' un p'tit ignet,  
II aveu deux p'tits yeux d' pourcet,  
Degoiseu comm' un perrôquet,  
Il me diseu : Ma mie,  
Je t'en supplie, embrasse-ma!  
Je te trouv' si jolïe  
Que j' n'aime personne comm' ta.

## IV

Mais un jour, monman nous trouvit.  
O prit un' fourche et nous postit.  
Chacun, comme il put, se sauvit.  
C'est là qu'on n' teu point engourdi!  
Pour un' mère c'est pas chouette  
De nous avâ ainsi teurteu  
D' faire l'amour en cachette  
Ça n' put pas continuéu.

## V

Mon bon ami s' n'est dépîteu  
Tout gars qu'il est s'est fait bonn' sœu,  
Derrière eun' grille s'est enfrommeu  
Jamaïs d' ma vie j' n'eu tant criéu.  
I' fait des pénitences,  
Des oraisons, dit des chap'lets  
Et prie pour ma, je pense,  
Mon bon ami José.

## Proverbes et Dictons

Vent de Noroit, balai du ciel,  
Beau temps après un arc-en-ciel.

∞

Vers le bord où file une étoile,  
Le vent soufflera dans la toile.

∞

Au lever et coucher de lune  
Veillez les mâts de hune.

∞

Le feu Saint Elme sur les mâts  
Annonce du vent, grands ébats.  
Le feu Saint Elme sur le pont  
Garez de la mer l'entrepont.

*La Marine à voile.*

EN SOUSCRIPTION :

## Chansons de Haute-Bretagne

15 chansons d'amour

Recueillies en Penthièvre  
par Marie Droüart

Harmonisées  
par Vincent Gambau

à 2, 3 et 4 voix avec accompagnement de piano

Préface de Charles Brun; illustrations de Raoul David et de l'auteur

∞

Prix : 50 fr. Exceptionnellement laissé à 40 fr. aux membres des  
« Chanteries » et à nos abonés. Après parution, le prix sera porté  
à 70 fr. — C. C. P. Mme M. Droüart, Rennes, n° 24.565.



## Artisanat

Meuble fabriqué, selon la tradition du pays de Rennes, dans les ateliers de M. Quimbrot. Nous conseillons fortement à nos malheureux sinistrés de refuser les meubles sans style, « standard », productions parisiennes en séries, qu'on leur offre, et de faire travailler nos bons artisans, qui sont de véritables artistes. Leur foyer reconstruit aura, ainsi, du caractère, le caractère berton.



## Nos Contes populaires

### « QUAT' BRINS D' PAÏ AUX YEUX »

Y aveu eun' fa, dans n'eune petite bourgade pas ben lin d' Trembia, un homme qu'aveu nom « Jean le fin ». I' n'saveu qua inventeu pour faire des malices au pauv' monde. On s' méfiu d' li coume de la peste.

I saveu s' débrouilleu p'our ben viv' et à bon compte. Il aveu apprins qu'un nouviau recteu éteu noumeu dans n'eun' paroués véisine.

I' s' fit passeu pour un pauv' bonhomme qu'aveu en bé des misères, qu'aveu perdu ses gens, qu'éteu malade étout et que j' sai-t-i?

L' cureu li proposit d' l'ouvraïge.

— Tu vas sarcleu l' courtil, tu cass'ras mon boué, tu f'ras les corvées; ma, j'te nourrireu et j' te donn'reu core de qua.

— J' vieu ben, dit Jean l' fin, mains dam, je n' sai point si j' fra ben l'affère, p'ace que j' n'y veï yeurre, j'ons d' maouvais yeux.

— Essaye tourjou, que dit l' recteu. Mains, di's ma don' ton nom, que j'sache comment t'app'leu.

— J' me nomme « Quat' brins d' paï aux yeux », que répond l' fi gaouche.

— Tu m' fais ben rigoleu, l'Saint là n' figure point su' l' calenderieu.

— Deppè que j' me connais, je n' m'en seu point veu d'aout', d'âm, bé sur!

— Va don' pour « Quat' brins d' paï aux yeux », mains tu m' fais ben rigoleu, vra de vra!

Et v'là Jean l' fin en train d' sarcleu, qu'arrache les jeunes carottes et laïss' la sarc', l' vilain fi d' gaouche, et toutes les bêtises qu'i pouvait faire, i' les fit, et i' profitit de c' que l' recteu était parti vouér eun' parouéssienne au mouroué, pour s'empareu d'eun' belle andouille dans la ch'mineu et deux ou t'ois belles pièces de pourcet dans l' ch'ânier et que j' te file ô ça...

— Tu peux tourjou rigoleu, disait l' fi d' gaouche en ch'minant à s'n'alleu.

Falleu vâ la têt' du pauv' recteu, à son r'tour, en veyant les maléfices du gars Jean l' fin.

— Ça m'apprendra à ét' p'us malin eun' aout' faï, qu'i' s' dit.

V'là t'i pas qu'à queuqu' semaines de d'là, Jean l' fin passit, un biaoù dimanche matin, dans la parouésse où il aveu fait d' si vilains tours.

C'éteu pendant la grand'messe.

— Je s'reu vra ben aise de vâ la têt' du cureu, qu'i' s' dit. J' vas tourjou ouvri' et me t'n' dans l' bas d' l'euglise.

I' fit d' meinme.

L' cureu éteu dans sa chaise, qui conteu o ses ouailles; je n' sai p'us d' qua qu'i you disaint, mains v'là qu'ses yeux s' portir, sur Jean l' fin.

Ah! dam, son sang n' li fit qu'un tour.

— Qui qui veut me happer quat' brins d' paï aux yeux? hucha-t-i'.



— Ma! ma! crièrent les parouéssiens et les v'là d' cour' à travé l'euglise et d' grimpeu dans la chaise et d' li arracheu les pai des sou'cis... L' pauv' cureu n' saveu que d'veni.

Pendant c' temps-là, l' vilain fi d' gaouche sorteu de l'euglise.

— C'est ta qui m' fait ben rigoleu, qu'i' disaint en s' n'allant, o l' Saint qui n' figure point su' l' calenderieu!

Conté par Antoinette Guilminot, de la Champàs,  
en Tremblay, en 1905, à M. D.

---

## Nos Costumes

### PLEINE-FOUGÈRES

Lorsque mon père s'est marié, en 1877, il portait un habit de drap noir, avec le chapeau breton à larges bords. Ma mère, de Sains, portait une robe noire, avec parements de velours; grand châle rouge, brodé de fleurs noires, frangé de soie rouge, grande coiffe de Dol avec couronne de perles et fleurs sur le fond de la coiffe. Cette coiffe, en bazin, était portée sur petit bonnet, également de bazin. Par ailleurs, ma mère portait une devantière en satin noir, avec parements de velours et, aux côtés, des rubans de diverses couleurs. Au cou, une croix d'or.

Ma mère, décédée dans sa 88<sup>e</sup> année, en 1940, a été la dernière de Pleine-Fougères, je crois, à porter la grande coiffe de Dol.

Cette coiffe n'avait pas suffisamment évolué. Elle était restée en brindejone ou en bazin; c'est pourquoi les jeunes l'abandonnèrent pour le bonnet de tulle ou la catiole de fine dentelle. Ces coiffures sont encore portées aujourd'hui, à Pleine-Fougères, ainsi que le grand châle et même le cotillon avec « gordelas », c'est-à-dire pli de 5 à 8 centimètres, vers le milieu du cotillon. Mais ce sont des femmes pauvres qui portent ces costumes. Les riches ont laissé les beaux châles de velours, les châles tapés ou à multiples couleurs pendre dans leurs armoires pour prendre le costume des villes.

(A suivre.)

Eugène JARNOUEN.

---

## Lectures

Nous conseillons celles des Ecrivains bretons tels que :

JOB DE ROINCE. — « *Guionvac'h* », légende bretonne, 50 fr. chez l'auteur, Juvigné (Mayenne). — « *Un drame au large* », pièce en 3 actes, 11 fr. — « *L'Amour qui s'enfuit* », roman, 15 fr. — « *La belle histoire de la Duchesse-en sabots* », pour les enfants, 3 fr. 50.

JEAN CHOLEAU. — « *Chansons et Danses populaires de Haute-Bretagne* » en collaboration avec Marie Drouart, 100 fr., édit. Unvaniez Arvor, 56, rue Poterie, Vitré. — « *De Rosquanel à Landavran* », 25 fr. « *Questions bretonnes des temps présents* », 2 tomes, 141 fr. par poste contre remboursement.

AUGUSTE BERGOT. — « *Au pays de mes Ancêtres* », 15 fr. Editions Poésia, 15, rue Loucheur, à Brest, ou chez l'auteur, 1, rue de l'Eglise-Sainte-Thérèse, Quimper. — « *Poupée brestoïse* », roman, 10 fr. — « *Tombeau de Saint Pol Roux* », 25 fr. — « *L'Espionne maquillée* », roman sur l'Irlande, 12 fr. — « *Fusées* », recueil de poèmes, qui vient de paraître.